

LE JOUR, 1951
1 MARS 1951

PROPOS PERDUS

Il est des matins où le souvenir nous saisit. C'est quand toute une nuit nous avons rêvé du passé. Le réveil est alors la fin d'une lecture, comme le moment où l'on ferme le livre.

Alors les yeux aussi se ferment et c'est un éblouissement. La lumière commence par tout dominer puis, peu à peu, l'ombre vient, avec la longue suite des paysages et des visages ; contours mal définis, étreintes qui se dénouent, sourires effacés...

D'abord c'est notre jeunesse qui reflue, pareille à ces toiles chaudes où l'impressionnisme en fleur a mis ses émotions les plus vives. Ces sont des couleurs qui chantent. L'âge mûr ne vient que plus tard, quand les beaux jours ont pris leur temps, quand l'extase de vivre a rappelé ses triomphes.

Les souvenirs de jeunesse sont les plus doux, ils gardent le plus de fraîcheur ; puis l'adolescence étale au seuil d'une vie d'homme ses témérités, ses inquiétudes, ses splendeurs : une initiation si l'on veut à la "Tempête" de Shakespeare. Alors les affections élues, les tendresses premières couvrent tout ; celles qui, par hypothèse, ô merveille ! doivent durer toute la vie ; mais lentement le rideau tombe pour se relever sur d'autres spectacles. Shakespeare encore avec le roi Lear, Hamlet et Macbeth peut-être, les sorcières dans le vent, la forêt en marche... On commence par les contes de Perrault ; à peine en est-on sorti qu'on est de plain-pied dans le drame.

Tout cela qui surgit d'une existence pleine, défile en quelques instants. On a quitté sa douche pour appuyer son front sur la vitre, recueillir un rayon de ce soleil d'hiver ; et pendant qu'on s'éponge d'une main qui se fait distraite, le temps fuit, les minutes échappent au contrôle de l'heure, c'est le souvenir qui nous tient ; le clair souvenir du matin après la fantaisie du rêve ; le déroulement précis d'une vie après les imprécisions du songe.

Nous donnons peu de nous-mêmes au souvenir. Il a pourtant un autre nom, cher aux moralistes que la poésie déconcerte. C'est le vieil examen de conscience, qui nous fait maîtres de notre cœur et de notre jugement ; c'est le recul qui rend possibles la synthèse et la perspective.

Les matins où le souvenir nous saisit, notre corps participe à l'événement, un corps lassé par la longue course, qui se revoit à son printemps dans une sorte d'ivresse, dans la fraîcheur des yeux, dans la pureté des lignes, quand les lauriers tressés étaient au bout du chemin. Tandis que maintenant il faut faire l'inventaire des chutes, des pièges, des égarements, des défaillances, des ruines...

Et c'est l'œil mouillé au coin droit qu'on quitte l'appui de la vitre et qu'on revient à la variété des besognes de tous les jours, après avoir fait non sans quelque mélancolie le tour matinal, non point de sa chambre, mais de sa vie.